

Puis, il avait envoyé son journal au commissaire du bord de la *Triomphante* avec prière de le transmettre en France en cas de malheur.

Ce commissaire avait, d'ailleurs, reçu de nombreuses missions de ce genre, entre autres celle de M. Ltour, commandant le torpilleur 45, qui lui avait dit :

— Envoyez ma paye en France ; elle a trop de chances de tomber à l'eau avec moi.

Le torpilleur de Gilbert arriva le premier sur l'ennemi ; il avait à démolir le *Fey Yung*, armé de cinq canons de 14 centimètres, qui vomissait sur lui une grêle de projectiles.

Au moment où il abordait, les Chinois, ne pouvant plus se servir contre lui de leurs canons, l'accablaient de grandes lances à la main, s'imaginant sans doute qu'ils allaient défoncer le toit du torpilleur.

Mais déjà la torpille, placée au bout d'une hampe, était posée sous le flanc du vaisseau ennemi et éclatait.

— Machine en arrière ! commanda Gilbert.

Comme dans la rade de Cherbourg, la manœuvre réussit admirablement ; le torpilleur se retirait avec la même rapidité qu'il avait mise à venir.

Le succès était complet.

Et le *Fey-Yung*, commençait à s'enfoncer.

C'était la première fois qu'on voyait les torpilleurs jouer leur rôle dans une vraie bataille. Des cris d'enthousiasme éclatèrent de tous côtés principalement sur un vaisseau anglais qui consistait au combat.

— Hurrah ! Hurrah pour les torpilleurs ! criaient les officiers et les matelots anglais.

Mais, comme Gilbert jetait un coup d'œil autour de son navire, il éprouva soudain une violente angoisse.

Philippe de Montmoran avait eu, pour sa part, le *Tsi Nyan*, armé de six canons de 14 centimètres.

Il s'était précipité sur lui avec un entrain extraordinaire et lui avait placé sa petite torpille le plus admirablement du monde, et la torpille avait éclaté aussitôt, et le *Tsi Nyan* coulait.

Seulement, malgré le commandement de "Machine en arrière", son torpilleur ne bougeait pas, Philippe "y était allé" avec trop d'entrain ; sa fourche était prise ; s'il ne parvenait pas à se dégager, il était perdu ; la *Tsi Nyan* s'enfonçait, mais l'entraînerait avec lui.

L'équipage chinois, affolé, accablait le torpilleur de tout ce qu'il avait sous la main. Philippe reçut une balle dans la joue ; autour de lui des matelots blessés se paignaient.

— Taisez-vous, morbleu !

Et, sans perdre son calme, il commanda encore :

— Machine en arrière !

Mais, au même instant, un obus chinois, lancé, pénétrait avec fracas dans la machine du torpilleur... Philippe pâlit un peu ; cette fois, il se sentait bien perdu...

Il ne pouvait plus manœuvrer.

Déjà l'amiral se préparait à lancer un canot de réserve au secours du torpilleur, tout au moins pour essayer de sauver les hommes, quand Gilbert, qui se trouvait plus près du lieu du combat, changea brusquement de route et se dirigea vers son ami.

Il n'avait guère que deux minutes devant lui.

Méprisant les balles des ennemis, il passa avec Sylvestre sur le toit de son torpilleur ; et ils purent lancer une chaîne sur le torpilleur de Philippe.

En un clin d'œil, la chaîne était amarrée à l'arrière, et Gilbert repartait, dégageant enfin son ami.

Il était temps, les torpilleurs n'étaient pas à vingt mètres que le vaisseau chinois s'enfonçait, aux cris d'épouvante et de malédiction de son équipage.

Philippe, ne songeant même pas à sa blessure, était monté sur le pont et remerciait Gilbert avec effusion, et Gilbert lui répliquait en souriant :

— Mais c'est tout simple, mon ami. N'auriez-vous donc pas agi de même à ma place.

A moitié chemin du *Volta*, vers lequel ils se retiraient, ils croisèrent une petite embarcation à vapeur portant pavillon anglais, sur laquelle se tenait seulement le barreur assez bizarre, n'ayant pas le costume des marins, et fumant tranquillement son cigare.

— Regarde donc cet original, dit Philippe.

— Il est aux premières places, mais il pourrait bien y rester.

Gilbert le hêla.

— Hé Monsieur, savez-vous que les boulets de batteries Krupp arrivent fort bien jusqu'ici ?

A même instant l'homme se leva, ôta son chapeau qui, tout à l'heure, lui couvrait le visage, et il cria, en faisant un gracieux geste :

Les compliments, Messieurs ! je vois que les officiers de la marine française n'ont pas dégénéré.

Philippe lui rendit joyeusement son salut.

— Enchanté, vraiment, de vous retrouver. Et quand vous viendrez à Paris.

— Bientôt, peut-être...

Gilbert salua plus froidement, il n'avait encore pu se défendre d'un mouvement d'antipathie ; car cet original, qui, pour satisfaire sa curiosité, risquait si tranquillement son existence, n'était autre que l'inconnu du Thuan-An, le bizarre aventurier qui les avait tenus à sa merci.

Ils le perdirent bientôt au milieu de la fumée et arrivèrent dans les eaux du *Volta*, d'où, en attendant de nouveaux ordres, ils assistèrent au reste de la bataille.

La flotte chinoise, ou du moins ce qui restait de la flotte chinoise, était en feu. Les malheureux navires, qui n'avaient pas encore coulé, étaient forcés de s'échouer ; les canots torpilles, si menaçants le matin, allaient se réfugier dans le haut de la rivière ou dans un petit arroyo voisin de la douane où M. de Lapeyrère les poursuivait.

A trois heures et demie, la flotte ennemie n'existait plus ; quelques-uns de nos navires avaient de nombreuses avaries, mais pas assez graves pour empêcher de prendre part au bombardement de l'arsenal.

A quatre heures, la poudrière sautait.

A six heures, les batteries Krupp étaient éteintes.

La nuit suivante se passa en angoisses continuelles, Chan-Pel-Long n'avait pas encore renoncé à nous battre ; il espérait, à la faveur de la nuit, lancer des brûlots qui incendieraient notre flotte.

Il fallut prendre des positions d'où, grâce à la lumière électrique, on surveillait tout le fleuve ; mais les bandits obligèrent la flotte à changer plusieurs fois de mouillage, et un de leurs navires, incendié par nos obus, le *Tcheng Hong*, abandonné à la dérive, nous causa les plus grands ennuis. Enfin, le jour se montra, sans qu'on eût à signaler de fâcheux incidents.

Dans cette seconde journée, on détruisit entièrement l'arsenal, et des compagnies de débarquement allèrent enlever les dernières batteries, que les obus des navires ne pouvaient atteindre.

Le premier établissement maritime des Chinois n'existait plus.

Le 25 et le 26, l'amiral Courbet, quittant Fou-Tchéou, détruisit les forts qui défendaient la passe Mingan.

Les jours suivants il força la passe Kimpai, après d'admirables combats d'artillerie et de nombreuses descentes à terre.

Et le 31 août, il lançait cette proclamation :

" États-majors et équipages.

" Vous venez d'accomplir un fait d'armes dont la marine a le droit d'être fière.

Bâtiments de guerre chinois, jonques de guerre, canots, porte-torpilles, brûlots, tout ce qui semblait vous menacer au mouillage de la Pagode, a disparu ; vous avez bombardé l'arsenal : vous avez détruit toutes les batteries de la rivière Min.

" Votre bravoure et votre énergie n'ont rencontré nulle part d'obstacles insurmontables. La France entière admire vos exploits. Sa reconnaissance et sa confiance vous sont acquises.

" Comptez avec elle sur de nouveaux succès.

" Le vice-amiral commandant en chef,

" COURBET. "

Les morts de Bao-Lé étaient bien vengés !

XIII — LA FIN D'UN HÉROS

La blessure de Philippe de Montmoran ne présentait aucune gravité ; et elle n'eût guère d'autre inconvénient que de lui laisser une assez vilaine balafre sur la joue gauche de l'officier.

Il était vexé et ne le cachait pas ; mais toute mauvaise humeur disparaît quand le courrier de France lui apporta le grade de capitaine de frégate. Ses nombreuses reconnaissances sur les côtes et dans les arroyos, sa blessure reçue si glorieusement, valaient bien cela.

Le même courrier apportait pour Gilbert la croix de la Légion d'honneur : on récompensait la merveilleuse habileté avec laquelle il avait coulé son cuirassé chinois.

" Ah ! comme il fut bien accueilli ce courrier de France, qui contenait aussi de longues lettres des êtres aimés, ces lettres qui pouvaient se résumer en quelques phrases :

" Nous vous aimons... Nous pensons sans cesse à vous... Nous trublons..."

Mme de Montmoran et Madeleine disaient :

" Tandis que ton père nous lisait le récit de l'attaque des torpilleurs, nous ne respirions plus, nous avions peur comme de toutes petites filles... Oh ! ce vilain Chinois qui t'a visé si méchamment ! "

Viviane était plus brave :

" Frère adoré, que j'étais fière en lisant tout cela ! Je te voyais, fonçant avec ta petite embarcation sur ce gros cuirassé... Et je suis certaine que tu souriais... Madeleine et maman pleuraient ; mon cœur allait vite, vite... Papa ne tenait pas en place, et il riait, et il se moquait de maman :

Il lui criait :

— Est-ce que notre fils va se laisser tuer par des Chinois ?

Tu penses bien qu'il ne disait cela que pour rassurer maman, car il sait mieux que personne à quels dangers tu es exposé...

Mais figure-toi qu'hier matin je suis entrée dans son cabinet pour lui remettre nos lettres ; il lisait les dépêches officielles... Et j'ai vu de grosses larmes qui perlaient au coin de ses yeux...

— Qu'avez-vous donc, père ?

— Eh ! ma Viviane, je puis être plus franc devant toi, parce que tu as un cœur de marin. Mais, sans ce Gilbert Morel, nous n'avions plus de Philippe !...

Alors, je suis tombée dans les bras de mon père, et nous avons oublié notre bravoure, et nous nous sommes mis à sangloter. C'est un bon ami que ce Gilbert Morel, et tu dois bien l'aimer ! "

— Hum ! fit le frère de Viviane en lisant cette dernière phrase, je m'imaginais qu'à notre retour en France je ne serais pas seul à l'aimer, ce M. Gilbert.

Gilbert avait été profondément touché de recevoir ces quelques mots du père de Philippe :

" Mon cher lieutenant,

" Nous vous devons la vie de notre fils ; je vous remercie au nom de ma femme et de tous les miens, et je vous envoie bien affectueusement l'accolade que se doivent tous les membres de la Légion d'honneur.

" LOUIS DE MONTMORAN. "

— Au nom de ma femme et de tous les miens, murmura Gilbert.